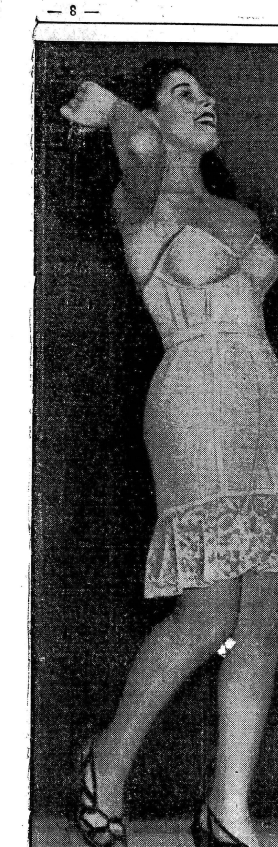

Et voici le dessous de la mode 1949

CHRISTIAN DIOR a fait préparer un corset pour donner la nouvelle ligne au corps féminin. Cet accessoire rectificatif se distingue de ses prédécesseurs en ce qu'il n'a plus d'épaulettes. Le soutien-gorge est renforcé par une corde à piano. Ce corset est rose, avec une dentelle rose et or. Ce corset (dû à André Lefaucheux et porté ici par un de ses mannequins) ne séduit pas seulement les jeunes femmes. La princesse Napoléon (79 ans, 1 m. 76) en a commandé un avec la robe qu'elle portera au prochain mariage de son fils, le prince impérial.

Vitapointe

Un peu de VITAPOINTE, quelques coups de brosse, en un instant vos cheveux, même abîmés, retrouvent souplesse, brillant, éclat et se coiffent tout seuls avec un chic fou.

Votre coiffeur utilise, conseille et vend VITAPOINTE

XXVme FOIRE DE MARSEILLE

10-26 Septembre

Marché International Méditerranéen

Françoise Giroud (qui s'y connaît) : voici les mannequins 49 sans les robes

TOUS les jours, cent cinquante belles filles s'habillent et se déshabillent dix fois le matin, dix fois l'après-midi et quelquefois le soir pour vendre ce qu'elles ont sur le dos.

Ce sont les mannequins de Paris, symboles de luxe, d'élégance, et de... Comment le Non, vous n'y êtes pas.

Le mannequin 1930 était, en général, c'est vrai, une créature de grande taille et de petite vertu qui paraissait un jour, pauvre et ambitieuse, disparaissait un soir dédaigneuse dans une voiture de douze mètres, reparaissait huitaine et dédaigneuse quand le propriétaire de la voiture était sorti de sa vie et de son compte en banque, et finissait parfois misérable, parfois couverte de diamants.

On passait le week-end avec un mannequin, mais on passait rarement devant M. le maire.

Mannequin 1949, on passe à cinq heures, ondulante, dans un fourreau de sirène pailletée à 250.000 francs, mais à 7 heures on donne le biberon ou on surveille une version latine. Et pendant le week-end, on tricote un chandail pour son mari.

Le mannequin « femme-entretenue », cet objet d'horreur — ou d'envie — est en voie de complète disparition. Les pessimistes prétendent que c'est faute d'entretenems. Mais les pessimistes ont toujours tort.

En vérité, dans la chasse à l'homme riche, la starlett a remplacé le mannequin qui s'est doucement embourgeoisé.

Quelques étrangères perpétuent la tradition, mais les Françaises s'appellent maintenant Monique de Saint-Salvy, Ghislaine de Boysson et refusent de se montrer en maillot de bain.

Avec les mannequins d'autrefois elles n'ont de commun que le tour de taille.

Et si toutes ne sont pas dignes d'être rosières ou futures prétendantes au prix Cognacq, c'est parce qu'elles ont le cœur tendre et une petite fleur bleue là où les anciennes avaient une machine à calculer.

Le mannequin 1949 se fait en plusieurs styles. Il y a d'abord le style jeune fille de bonne famille, comme Sylvie de chez Dior, qui habite avec sa mère, comme Catherine, fille d'industriels de Nantes, que l'on vit un jour arriver chez Piguet postulant pour une place de seconde vendeuse.

Sophie, fille d'une boulangère de vendeuses mais, comme tous ses confrères, cherchait désespérément de bons mannequins.

Parce qu'elle avait de longues jambes, un buste ravissant et une grâce distinguée toutes choses assez rares dans tous les milieux, on mit immédiatement une robe sur le joli dos de Catherine et on la poussa dans le salon.

Jamais elle n'osa avouer à sa famille qu'elle était devenue mannequin.

Ses camarades de cabine la trouvèrent agréable mais furieusement réservée. Jamais un coup de téléphone, jamais un ami à la porte, jamais de larmes ou de confidences.

Dix fois on conspira pour la faire glisser à la faveur d'un clair de lune et d'une bouteille de champagne dans les bras de quelque gentil garçon.

Catherine veut se marier

Mais sans perdre son sourire, Catherine a refusé. Elle veut se marier, avoir des enfants. En attendant de rencontrer l'homme de sa vie — et elle compte bien qu'il n'y en aura qu'un — elle est partie en Angleterre pour apprendre l'anglais. Elle espère ainsi, à son retour, devenir première vendeuse.

Il y a le style « jeune femme énergique qui cherche à mettre honnêtement du beurre sur les épinards que gagne son mari », comme Sophie, de chez Fath.

Sophie, fille d'une boulangère de Nice, s'appelait Simone comme tout le monde quand elle épousa le fils d'un chirurgien. Le jeune ménage s'installa à Paris et ne roula pas sur l'or. Or, Simone voulait précisément rouler en voiture. Elle avait non seulement la minceur et la taille requises pour devenir mannequin, mais cette allure indéfinissable que l'on appelle « le chic ».

Jacques Fath lui coupa les cheveux, la baptisa Sophie et la lança l'année dernière.

Le tarif syndical accorde aux mannequins un minimum de 17.950 francs par mois. En fait, les bons mannequins gagnent jusqu'à 40.000 francs. Quand elles ont la chance d'être, comme Sophie, assez fraîches et jolies pour que les photographes de mode les emploient, elles touchent en outre mille francs par pose.

Bref, Sophie vient d'acheter sa voiture après un an de travail acharné.

A dix heures 1/2 elle doit être coiffée, maquillée, impeccable, dans la cabine. Entre dix heures 1/2 et 12 h. 1/2, elle change douze fois de robe, de chapeau, de bijoux, de chaussures, pour présenter les douze modèles qui ont été faits par elle.

L'après-midi, elle recommence. Dès qu'elle est libre, elle court chez le photographe français ou américain qui l'a retenue plusieurs jours à l'avance et elle pose pendant deux, trois heures, quelquefois toute la soirée, quelquefois toute la journée du samedi ou du dimanche.

Dans ces cas-là, son mari proteste. Mais dans les bons mois elle fait jusqu'à cent poses, dépense pour cœur, dîne quand elle a le temps, rentre fourbue, mais toujours gaie, adorée par les photographes parce qu'elle recommence inlassablement le mouvement qu'ils demandent, parce qu'elle supporte, immobile, les poses les plus fatigantes, parce que c'est « un bon garçon ».

L'année dernière, la gentille Sophie a cependant refusé de faire la révérence devant le roi Léopold. Ce n'est pas qu'elle soit spécialement antimonarchiste, mais elle estime qu'elle n'a de révérence à faire à personne. Elle est mannequin, il est roi, chacun son métier.

Un mari assez fier au fond...

Et les mannequins comme Sophie aiment passionnément leur métier. Les veilles de présentation elles ont le trac des comédiennes. On les aperçoit par une porte entrebâillée, nerveuses, tremblantes, se débattant avec une agrafe ou une fermeture-éclair, guettant le regard sévère du patron, et paraissant soudain, souriantes, avec cette démarche particulière que certaines n'arrivent jamais à acquérir, virevoltant, jetant un coup d'œil dans l'assistance où il y a parfois, caché dans un coin, un mari assez fier au fond du spectacle offert par sa belle femme pauvre à beaucoup de femmes riches.

De temps en temps, on applaudit et le cœur du mannequin saute un peu dans sa poitrine. Elle disparaît, d'un pas lent, portant avec nonchalance un vison de trois millions. Deux heures après, elle enfile une vieille jupe, un manteau qu'elle a soldé, et elle court derrière l'autobus pour arriver dans son quartier avant que l'épicier ne soit fermé.

Fath a l'une des meilleures « cabines » de Paris. Sophie, Denise Bernard-Luc, la femme de l'auteur dramatique, Doudou, la belle Martiniquaise qui a un fils de dix-sept ans et que les habitués de la ligne 32 connaissent bien parce qu'on la trouve, tous les matins, trépignante, attendant l'autobus place du Trocadéro dans une robe rouge hardies qu'elle fait elle-même entre deux présentations.

Il y a aussi Bettina ou le style « jeune femme divorcée ». Bettina représente, elle aussi, au prénom de Simone et elle était une douce et jeune Bretonne au visage criblé de taches de rousseur, lorsqu'elle épousa un Italien, tandis que sa sœur épousait un pharmacien de Caen.

Séparée de son mari, elle est devenue le mannequin le plus photographié de Paris... parce qu'elle n'a pas l'air d'un mannequin. Parce qu'avec des cheveux longs ou courts, une frange ou un chignon, un pantalon ou une robe du soir, elle garde son air de jeune femme, comme - il-faut qu'il-sait-s'habiller, parce qu'elle est jolie sous tous les angles, gracieuse dans tous ses mouvements, parce qu'elle est toujours de bonne humeur et prête à travailler jusqu'à l'aube quand il le faut.

Comme beaucoup d'autres mannequins, elle habite un petit appartement meublé. Quand elle ne travaille pas le soir pour des photos ou pendant les folles semaines qui précèdent les collections, elle sort avec des amis, toujours à son aise dans tous les milieux où sa profession l'emmène. A Vienne où elle a été présenter la mode française, au studio où elle a tourné un petit rôle dans *La pie de Laënnec*, dans les galas de Cannes et de Deauville ou dans les bistrots où elle va manger un morceau après une grosse séance de photos, et dans le monde où elle n'est pas considérée comme « un mannequin », mais comme une femme qui travaille et qui travaille bien.

Il y a aussi le style mère de famille. Tania, la belle Russe, qui présenta la première collection de Dior et qui faillit s'évanouir dans sa guêpière parce qu'en dépit de ses 52 centimètres de tour de taille, elle attendait un enfant. Ondine, femme d'officier, qui quitta Piguet pour Molyneux parce que son mari lui demanda de ne pas couper ses longs cheveux blonds et que le couturier exigeait le sacrifice. Ondine a deux petites filles nées à Dakar où son mari était en poste.

Dans la cabine de Lanvin, six mannequins totalisent huit enfants.

Les bons mannequins, celles qui savent « enlever » une robe, sont si rares que les couturiers sont obligés de faire du recrutement à l'étranger. Alors, arrivent d'Angleterre, d'Amérique, de Suède, de Suisse, de belles filles qui ne sont pas fâchées de venir faire un tour à Paris et qui disparaissent, enlevées par un homme ou tout simplement par les services du ministère du Travail qui ne leur accordent pas l'autorisation de rester en France.

Un bon copain de travail

En résumé, le mannequin 1949 est une jeune femme qui porte un sour dix millions de bijoux et qui va le lendemain chercher son lait, qui n'a pas d'histoire d'amour dans sa profession parce qu'elle est, pour le couturier et pour le photographe, un être asexué, un bon copain de travail qui inspire plus d'affection que de désir, plus de fous rires que de soupirs, qui paraît en représentation et en zibeline dans les grandes manifestations, mais qui va pleurer en chandail dans les cinémas du quartier, la tête sur l'épaule de son mari.

Et si votre fils rentre un soir en déclarant : « J'épouse un mannequin », félicitez-vous. Celle-là au moins ne lui fera pas de scène parce qu'il ne lui offre pas de robe.

Simone Baron (qui s'y connaît aussi) : voici les robes 49 sans les mannequins

LES seins tristes et plats, la nuque rasée, les pantalons « Charleston », de la vraie soie, les pendants d'oreilles tombant sur les épaules, les paupières peintes, les colliers de perles comme ceux d'Yvonne Printemps, et les bonas démesurés comme ceux de Cécile Sorel, bref toute la mode de 1925 vient de ressusciter chez les grands couturiers parisiens.

Les femmes, cet hiver, devront rentrer la poitrine, montrer leurs bras et même leurs dessous de bras, déconfiter leurs hanches, effacer leurs fesses tout en mettant leurs cuisses en valeur, libérer leurs mollets, montrer des jambes couleur de chair pâle. Cette métamorphose peut paraître effrayante, voire impossible. Soyez tranquilles, leurs mères l'ont très bien réussie, il y a vingt-cinq ans.

Chez Schiaparelli

On remarque, de haut en bas : la cloche grillagée qui protège des mouches et du baiser ; le pendant unique en diagonale qui se porte à gauche ; le soutien-gorge aplatissant en velours rose qui se voit à travers le corsage ; la jupe roulée en feuille ; les bas roses.

Chez Balmain

Comme chez Cadet-Roussel, il y a trois manteaux : un pour la rue, un pour les réunions et le troisième, en satin, pour les rendez-vous galants, précise-t-on. Tout est douillet dans cette collection, et les tissus sont de couleurs chaudes. Le devant des robes est montant, mais le dos nu. On a l'air habillée à l'envers, d'autant plus que des colliers de perles cascadent par derrière, entre les omoplates. Devant, c'est le bouquet de violettes, à la Raquel Meller, qui est de rigueur.

Chez Jean Dessès

On voit des robes qui semblent dessinées par Picasso, avec des triangles irréguliers partout. On trouve des décolletés pour sein unique et des bas de jupe à pans irréguliers, qui découvrent haut la jambe.

Chez Dior

Le buste se perd dans ce qu'on appelle du « blousant ». Mais le genou surgit, grâce à deux fentes, de chaque côté de la jupe. On remarque des basques cache-fesses et des corsages en forme de chemises d'homme. Pour le soir, la robe courte, mais perlée d'or et fort collante.

Chez Jacques Griffe

On exagère la silhouette nouvelle. L'aplatissement des seins gagne la taille. On appelle ça « la ligne cigare ». On ne voit plus rien des courbes naturelles du corps féminin, sauf au niveau des cuisses, dont le galbe arrondit par deux fois la jupe. Pour accentuer ce style garçonnier, Griffe lance le rouge viril « Goutte de Sang ».

Chez Piguet

On retrouve le temps des grandes chanteuses réalistes qui se fardaient lourdement les paupières. Les cheveux sont rasés en pointe dans la nuque. Les hanches disparaissent. Grâce à des volets judicieusement placés, la robe hermétique, montant jusqu'au menton, s'ouvre traîtreusement sur des seins menus.

Chez Jeanne Lafaurie

Tout va de travers, comme si on avait le vertige. Manteaux et robes sont taillés de façon irrégulière. Des bosas s'enroulent autour de la silhouette, avec trois têtes d'un côté et quatre queues de l'autre, ce qui ne laisse pas de surprendre les gens qui savent compter.

Chez Jacques Fath

Les robes, très strictes par devant, avec de petits revols glacés d'étudiante, se déboutonnent par derrière, ce qui nécessite le concours d'autrui. Sur la tête, une toque comme celle des abbés espagnols, s'agite de travers avec insolence.

Telles sont, chez les grands couturiers, les tendances de la mode nouvelle qui doit transformer cet hiver la femme en garçonne.

G. Julien (qui n'y connaît rien) : les hommes préfèrent les mannequins sans robes

NOTRE rédacteur sportif G. Julien, qui a voué sa plume à la défense du muscle français (on n'a pas oublié ses ardents articles sur Cerdan et sur les grandes parties de football), a trouvé que, cette semaine, les plus belles performances athlétiques, c'étaient les mannequins des maisons de couture qui les accomplissaient en présentant les nouvelles collections. C'est un point de vue qui se rapproche de celui que Françoise Giroud développe dans les colonnes voisines. G. Julien s'est donc rendu chez Christian Dior, avenue Montaigne. Il décrit la nouvelle mode avec une fraîcheur d'âme et une rude franchise que lui pardonneront les habituelles chroniqueuses de haute couture.

CETTE semaine, il est aussi difficile d'entrer chez Christian Dior, couturier à façon, que dans les laboratoires d'Oakridge, la cité atomique des U.S.A.

C'est qu'en effet, devant deux quarterons de vieilles dames chapeautées de parasols multicolores et une douzaine de gentlemen à cigares, M. Dior (déjà nommé), présente dans le plus grand secret 176 modèles de robes et six mannequins, ceux-ci portant ceux-là.

Le spectacle est affligeant. Sur quatre rangs de chaises passées à la dorure, tout ce que l'Amérique compte de reines de cheminguem et du neutron clignote de la paupière au passage des chefd'œuvre de la civilisation occidentale.

Toutes les deux minutes un rideau d'or fané frémit. Une jeune femme, en pull-over noir, sussurre :

— Casimir, n° 132 ; number, one three two.

Le rideau s'ouvre. Apparaît Casimir. C'est une grande femme mince. Sur ses cheveux blonds elle a un cheveu noir en forme d'as de pique revu et corrigé par Salvador Dali. Elle a de la fourrure sur les épaules et sous l'aisselle un parapluie.

Un frisson parcourt les quatre rangs de chaises dorées. Derrière ses lunettes les yeux de Mrs. Mac Senneth (Chicago) ressemble de des cocardes. Un ventru chauve s'essuie le front. Une petite vieille ratatinée avec un chapeau en forme de melon éventré suce son crayon jusqu'à la lie.

Casimir ne voit rien.

Avec des mouvements ondulants de bon amoureux, elle avance sur la pointe des pieds. On dirait qu'elle marche sur des œufs. Les épaules rejetées en arrière, elle tente de faire pointer ses seins, sous son caraco de peluche. Sa bouche est mépriisante, ses yeux dédaigneux. Elle fait six pas, volte, les reins cambrés, repart, revient, et laisse glisser sur l'assistance un noir regard humide de dégoût.

L'assistance, elle, est aux anges.

Accroupie derrière des plantes vertes, une vieille dame du genre « Monsieur laissez-moi faire, j'ai justement la une comtesse absolument authentique et russe par surcroît qui vous plaira jusqu'à l'extase », murmure :

— C'est fô ! C'est absolument fô ! Quelle classe ! Quelle ligne ! Et ce bouffant fendu, vous avez vu ça, ce bouffant fendu ! Magnifique ! Une merveille...

Un levantin hilare avance la main : il veut tâter la marchandise. Suivant du bras la marche de Casimir, il caresse le bas de la robe du plus loin qu'il peut. Il sourit. Il note un mot sur un calepin. Casimir n'a rien senti. Elle passe sans un salon voisin. Une géante obèse roucoule. Casimir est toujours méprisante et lointaine. Le chauve gras est de plus en plus congestionné. On lui fait passer un éventail de 0 m. 60 d'envergure où le nom de Christian Dior est écrit en capitales. Il ne fait pas l'air apaisé pour autant. Par bonheur, Casimir a fini son tour. Il soupire. Le sang quitte un peu ses joues, mais déjà on annonce :

— Crainquebille numéro 63. Number six three.

« Crainquebille », elle, a l'air satisfait d'un athlète 1900. Elle trottine comme un lutteur de foire, tend la cuisse, pivote et semble dire :

— Et hop ! voilà le travail.

Il se bute à plus d'assurance, le bassin travaille moins. Le congestionné a tout à fait le temps de se remettre. Mais *Patte de velours*, qui la suit, remet tout en question. « Crainquebille » et « Casimir » auraient pu s'appeler tout aussi bien « Roulement à billes » ou « Gai Luron ». « Patte de velours », elle, mérite bien son nom. Engoncée dans un justaucorps qui tient de la carapace de homard et de la tunique pour amours spéciales, elle a les bras nus jusqu'à de longs gants moustiquaires, lustrés et noirs. Les femmes rêvent, les messieurs regardent. « Patte de velours » fonce. On dirait une héroïne de Peter Cheyney courant au rendez-vous de Lemmy Caution.

Un Espagnol se dresse sur la marche d'escalier qu'on lui a offerte après deux heures de queue en plein soleil.

Il cligne de l'œil à « Patte de velours ». Il lui parle avec les mains. Une dulcinée jaillit d'une tenture. Elle fait :

— Tsstt... tsstt.

L'Espagnol se rassoit. Il est navré. Il grogne :

— Fabe da Deu !

« Patte de velours » ne l'a pas vu. La hanche ondule, à ras le nez des Anglo-Saxons, elle termine son petit ballet, joue un peu de la chute de reins, comme pour donner la manière de s'en servir et cède la piste à « Unesco ».

Pour tous les goûts

Pendant trois heures, le défilé continue. Il y en a pour tous les goûts, à la grande joie de certaines bourses. Emues, ravies, chahtrées, pâmées, les vieilles dames frétillent des pieds quand apparaissent les robes et les manteaux du soir.

Dans les salons, il fait 40 à l'ombre : la température de Bamako. Sous le fard des mannequins, la sueur suinte. Elles ont l'air de s'ennuyer prodigieusement. On les comprend. Quatre ou cinq kilos de vison sur les reins, dans une chaleur d'Afrique noire, ça n'a rien de réjouissant.

Seule une grande fille qui marche comme le général de Gaulle, résiste en souriant au thermomètre et à la fatigue. Elle présente « Malice », « un amour de petit gris qui vous amènerait comme un bain turc », glousse la dame à la plante verte. « Malice », elle n'a pas besoin de ça. Elle a un profil de bicyclette.

On commence à bâiller. C'est long. Toutes ces couleurs, toutes ces étoffes, toutes ces femmes, cela finit par ennuyer. Au fond, personne n'est content, car les dames de l'assistance auraient préféré les robes sans les mannequins et les messieurs les mannequins sans les robes.

PETITES ANNONCES

NOS PETITES ANNONCES SONT STRICTEMENT PAYABLES AU COMPTANT

Vous diminuerez les délais d'insertion en joignant au texte que vous désirez faire paraître son règlement par chèque bancaire libellé au nom de REGIE-PRESSE, ou mandat-poste. Nos lignes se composent de 35 lettres, signes ou espaces ou 23 majuscules, ou 20 majuscules sur 2 lignes, et le prix de la ligne figure en tête de chaque rubrique.

Compte chèque postal spécial, Régie-Presse, Paris 6095-34. Bien spécifier, au dos du talon : PETITES ANNONCES « FRANCE DIMANCHE ».

Offres d'Emplois 400 fr.

750 FRANCS par JOUR en 2 heures pend. loisirs sans quitter emploi. Renseignements contre 2 timb. ROUSSET, 47, rue Péchère, ROMANS (Drôme).

Copie circuit, gr. main. Fournit. et instr. fc. 60 f. Remplnel, CARANTOIR (Alban).

OFFRONS trav. fac. à dom. J. timb. rep S.D.C. (Sce 33), B.P. 22-Ar.es (B.d.R.).

Echanges 500 fr.

Echange, appt 3 p., 5e ét., ascens., a.d.h., cuis., w.c., débar. (é), vue unique sur Paris Butte-Montmartre, cont. mod. ou ir. moderc. ctre 5-6 p. fc. 1e, 1f, 1g, 1h, 1i, 1k, 1l, 1m, 1n, 1o, 1p, 1q, 1r, 1s, 1t, 1u, 1v, 1w, 1x, 1y, 1z, 1a, 1b, 1c, 1d,